

## La dévaluation des idées

Berlin, octobre 1918

Devise : « Le sang d'un seul homme  
est d'un plus grand prix  
que la liberté du genre humain\* . »

Jean-Jacques ROUSSEAU

Dans son texte « Der Vernunftmeridian », paru dans la *N[eue] Z[ürcher] Z[eitung]*, Alfred H. Fried a très clairement exposé les deux conceptions qui cherchent à provoquer la fin de la guerre et qui, ce faisant, se trouvent mises en opposition d'une manière fatale : le jusqu'au-boutisme et le défaitisme. Les uns se fixent l'idée de la paix éternelle comme un but premier, fût-ce au prix de la poursuite du combat, les autres placent l'arrêt des combats avant toute autre idée. Les uns pensent aux États et à leur État, les autres, seulement aux êtres humains, ceux que l'on

---

\* En français dans le texte.

assassine et que l'on torture. Les uns pensent à un futur meilleur, les autres, à l'abominable présent. Les uns croient en l'idée comme nécessité supérieure pour l'être humain, les autres à la vie *ipsa vita*. Et A. H. Fried en vient à la conclusion personnelle : « Qui ne souhaiterait pas la victoire des jusqu'au-boutistes, quelle que soit la compréhension que l'on témoigne pour la nostalgie de ces défaitistes qui ne travaillent qu'avec le sentiment ? »

À cela je répons – sans avoir peur d'être qualifié de défaitiste – : « Chaque être qui éprouve des sentiments véritables. » Quiconque a renoncé à la politique pour revenir à sa propre humanité. De la raison au sentiment. Car notre raison, lui faisons-nous à ce point confiance ? Pouvons-nous affirmer en toute conscience que nous raisonnons clairement en ces instants ? Raisonner clairement dans les effluves sanglants du monde ? Nous savons qu'après quelques heures passées dans une cave à vin, même sans avoir bu une goutte, le cerveau est enivré par l'arôme qui s'échappe invisiblement, qu'une sorte d'ivresse et de vague ébriété s'empare des sens. Les États d'Europe sont semblables à ces caves : presque partout, les invisibles exhalaisons sanglantes ont gommé la clarté de l'esprit et du jugement. Nul ne peut de lui-même affirmer aujourd'hui avec certitude qu'il pense correctement : ce n'est qu'en revenant à l'air libre que l'on reconnaîtra ceux qui sont restés sobres. Non, notre raison n'est pas le méridien, immuablement dessiné dans le bouleversement du monde, sur lequel

nous pouvons fonder notre calcul. Il n'y a que le sentiment.

Méfiance envers les idées, toutes les idées, croyance en cette seule réalité : la vie humaine, celle qui respire, qui saigne, qui procréé, qui souffre, des millions de fois multipliée, elle seule peut être une certitude, un point de vue sûr. Depuis quatre ans, l'Europe a sacrifié des millions de personnes à quelques idées. Ne serait-il pas temps à présent de sacrifier quelques idées à ces millions de personnes ? Y compris les idées qui portent des noms aussi nobles, aussi séduisants que la liberté, la justice, l'honneur, le génie national, des idées qui toutes vacillent dans le tourbillon du monde, s'enflant avec la victoire, se racornissant à chaque défaite, malléables et souples comme le caractère de leurs hérauts ? Les idées ne sont-elles donc pas toujours liées aux hommes, et ainsi vouées à l'inconstance ? Peuvent-elles donc trouver refuge dans la multiplicité, peuvent-elles donc réellement s'accomplir ailleurs comme dans leur inaccomplissement ? Peuvent-elles être contraintes par une puissance autre que l'intériorité de l'âme ? Jamais elles ne se sont réalisées sur les champs de bataille, les grandes idées : mais seulement sur le bûcher, sur la croix et sur le pal du martyr, seulement là où un individu a vécu jusqu'au bout de manière exemplaire. Jamais là où triomphait la masse, canons contre canons.

Mais je le sais bien : cette fois, c'est l'idée la plus séduisante de l'humanité qui est placée au bout du combat, l'*anéantissement de la violence*. La violence

doit provoquer la fin de toute violence. Le sang, couler seulement pour que plus jamais le sang ne soit versé. Mais qui se porte garant de cette certitude ? Qui peut dire aujourd'hui avec certitude à un homme : « Meurs, ainsi tu sauveras la vie de tes petits-enfants. » Et qui peut s'abandonner à l'illusion de croire que la violence cesse jamais sur Terre ? Nulle puissance provenant de l'impulsion humaine jamais ne périt ; elle ne fait que se transformer. L'Amérique a perdu tout son sang dans la lutte pour l'abolition de l'esclavage : mais les fonderies de Pittsburgh, où le souffle du feu gigantesque des forges dévore presque des hommes à demi nus, les quartiers pauvres de New York ne me semblent guère différents de ces plantations dont on parlait au siècle dernier. De l'esclavage, la violence a lentement gagné le capitalisme et lorsque le capitalisme sera détruit elle se sauvera sous une autre forme : on ne détruit que les formes et non les états de fait, seules les lois se réalisent et non les idées. Les idées sont de beaux drapeaux qui flottent au vent, mais elles deviennent effrayantes dès lors que ce sont des charges de régiments qui les portent. Aucune idée n'est une vérité absolue, chaque individu, en revanche, est une vérité tout entière. C'est cela, et rien que cela, qu'il me semble important d'enfoncer dans la conscience de notre humanité troublée, afin de promouvoir une réévaluation du sentiment de l'humanité : la dévaluation des idées, la valorisation de l'individu. Et cela est d'autant plus important que la dévaluation de l'homme (comme celle de l'argent) a suivi une progression rapide : cinquante mille

hommes – cela représente aujourd'hui une semaine de pertes « normales », cinq milliards (la somme gigantesque, sidérante, des indemnités versées pour une année de guerre), le coût de moins de jours encore. Et suivant la même proportion que celle avec laquelle l'individu perd de sa valeur, le prix de l'idée générale augmente, il a déjà atteint des hauteurs célestes, vertigineuses, absurdes. Et je pose la question : n'est-il pas temps que vous tous, qui avez la parole et donc un pouvoir, appeliez à revenir à soi, à dévaluer les idées et à refaire de la vie humaine un objet de respect ? À faire obstacle à la politique en elle-même et à ranimer le sentiment d'universalité ?

Le jusqu'au-boutisme et le défaitisme – ce ne sont que de nouveaux noms pour ce vieux dilemme de savoir ce qui a le plus de prix pour l'homme, de l'idée ou de la vie. Je crois que chaque être a un droit suprême sur sa vie : le droit de la préserver de sa conviction et le droit de la sacrifier à sa conviction. Les hommes qui abandonnent leur vie à leur idée, qui le font librement, volontairement, émergent rarement de leur époque ; être un martyr est une faculté importante, noble, une vocation et non un destin de masse. Transformer le martyr en un destin de masse, faire mourir des millions d'êtres pour son idée, au lieu de la laisser mourir – la responsabilité de cette erreur meurtrière incombe à tous ceux qui encouragent la poursuite du combat au nom de quelque idée leur semblant importante. Pour un quelconque idéal qu'ils ne servent qu'avec leurs vœux, avec leurs mots. Avoir des idéaux et des buts pour lesquels d'autres se

battent, voilà qui me semble un luxe déplacé et pitoyable, un défaitisme qui considère la vie humaine comme la valeur suprême est à mes yeux une pensée plus juste qu'un idéalisme qui monnaie sa conviction avec du sang étranger. Car il n'y a qu'ainsi que se puisse expliquer le fait que tant de sang soit aujourd'hui dilapidé pour les idées, que les hérauts de l'idéalisme restent redevables d'un prix tandis que d'autres le paient. Il n'y a qu'ainsi que se puissent expliquer la hausse illicite, épouvantable, du prix des idées, le commerce à la chaîne des idéaux et la spéculation sur des vies humaines. Il n'y a qu'ainsi que se puissent expliquer cette banqueroute du sentiment devenu raison, l'arithmétique plutôt que l'humain, la politique plutôt que l'âme.

Et je crois de mon devoir de contredire un homme tel qu'Alfred H. Fried, récipiendaire du prix Nobel de la paix, un homme dont justement j'admire la pensée totalement pure et passionnée, lorsqu'il ne place pas nécessairement le méridien de la raison au-delà de tout champ de bataille. Selon moi, la victoire des idées n'existe pas – les idées ne vainquent pas, elles s'invitent chez les hommes et dans une époque, elles ne sont pas plus fortes lorsqu'elles se répandent (au contraire !), elles ne meurent pas de leurs échecs. Mais les hommes meurent, eux, et c'est pourquoi notre compassion doit désormais aller vers eux. Les idées n'ont pas besoin de nous, car elles ont leur vie éternelle. Les hommes ont besoin de nous, car ils n'ont que cette unique existence terrestre, tellement aimée et aujourd'hui tellement menacée, ceux d'entre

eux qui tomberont encore incrimineront désormais notre silence. La justice, l'égalité, le droit à l'autodétermination des individus et des peuples, la fin de la violence, la concorde éternelle – toutes ces grandes idées, aucun de ces morts ne les apportera, par son sacrifice, à l'humanité, pas davantage que des centaines de milliers de morts. Seuls les vivants créent le monde.

Dévaluation des idées, réévaluation de ces existences individuelles que l'on dilapide aujourd'hui – peut-être le moment et le lieu sont-ils aujourd'hui les bons pour ce changement de valeurs ? Même la Suisse, ces derniers jours, a été légèrement touchée par le destin, la grippe espagnole a fait quelques victimes, mais si peu ! Trois cents personnes seulement. C'est à dessein que j'emploie cet effroyable adverbe, *seulement*, parce que je sais que cela sera douloureux pour tout être capable de sentiment. Je sais que cette dépréciation drastique de la valeur, le fait de parler de « seulement » trois cents morts, provoque son sentiment. Et provoquer cruellement ce sentiment, en venant à considérer comme négligeable, comme risible, le fait qu'un État perde « seulement » trois cents citoyens créatifs, agissants et aimés de la vie, me paraît nécessaire pour justement mettre un terme à la possibilité que, pour quelques idées obscures et irréalisables, pour quelques morceaux de territoire, des centaines de milliers et des millions d'hommes soient encore sacrifiés. En ces jours où le danger gagne du terrain, chacun ici a pris conscience de la valeur que revêt pour lui son enfant, son frère, son

*Berlin, octobre 1918*

ami, et – affranchi des calculs éternellement relatifs de ce temps pour lequel cinquante mille morts sont chose « normale » – chacun a senti combien chaque pauvre petite vie humaine anonyme est infiniment précieuse, irremplaçable aux yeux des autres pauvres petites vies humaines anonymes. Et peut-être cette prise de conscience ôtera-t-elle à certains – qui ici, chez nous, continuent impitoyablement à précipiter les armées l'une contre l'autre – un peu de la passion avec laquelle ils désirent la victoire d'un camp ou de l'autre, et encouragera-t-elle le sens de la concorde des nations, en contribuant activement à la dépolitisation du monde, à la réévaluation de chaque vie humaine, et ainsi à la dévaluation de toute idée guerrière.